

22
MARS
2016DES
HISTOIRES
ET DES
VISAGES
POUR
NE PAS
OUBLIERLES PORTRAITS DES
VICTIMES DU 22 MARS

Parce que derrière une liste de morts, il y a des destins brisés, des familles en deuil, des vides cruels, des amours anéantis, parfois de la colère. Dans tous les cas, un chagrin immense. Parce que derrière une liste de morts, il y a des souvenirs, des projets, des histoires qui se sont arrêtées net, parce que les victimes étaient au mauvais endroit au mauvais moment. Tout simplement.

Parce que derrière une liste de morts, il y a surtout un déchirement, entre un énorme sentiment d'injustice, d'une part, et le poids de la fatalité, de l'autre.

Pour tout cela, *Le Soir* et *De Standard* se sont unis pour publier, ensemble, à partir d'aujourd'hui, les portraits des victimes du 22 mars. Nous nous voulions garder une trace de ceux qui ont laissé leur vie à Maelbeek ou à Zaventem. Comprendre qui ils étaient, d'où ils venaient, quels projets ils nourrissaient. Leur rendre leur part d'humanité après le temps de la barbarie, des chiffres et des bilans. Le tout dans le plus grand respect des familles, toujours en concertation avec elles. Nous n'avons forcé aucune porte. Nous avons respecté leurs demandes, ou leur silence. Certains portraits seront donc courts, d'autres plus longs.

Au fil de notre travail, ce qui nous a le plus touchés, c'est la diversité des victimes. Diversité de générations, de croyances, de niveaux socio-économiques, de professions, de cultures. Au final, les portraits que nous vous présentons sont plus que jamais le reflet de notre société. Ces victimes, c'est « nous ».

Le deuil des parents, c'est le deuil belge.

CHRISTOPHE BERTI
RÉDACTEUR EN CHEF

Pour suivre

My Atlegrim
André Adam
Rosario Valcke
Fabienne Vansteenkiste
Raghavendran Ganesan
Mélanie Defize
Marie Lecaille
Sabrina Fazal
Janina Panaszewicz
Olivier Delespesse
Gail Minglana Martinez
Elita Weah
Patricia Rizzo
Loubna Lafquiri
Justin et Stephanie Schultz
Johan Van Steen
David Dixon
Léopold Hecht
Yves Cibubua-Ciyombo
Aline Bastin
Adelma Marina Tapia Ruiz
Jennifer Scintu-Waetzmann
Berit Viktorsson
Lauriane Visart
Franck Deng
Nic Coopman
Bart Migom
Sascha et Alexander Pin-cowski
Bruce Douglas Baldwin



Gilles Laurent, né le 16 septembre 1969
à Bastogne, décédé le 22 mars 2016
à Bruxelles. © DIMITRI GRONENBERGER

Gilles Laurent
De Bouillon à Fukushima,
il avait fait de sa vie un voyage

Ce n'était pas un matin comme les autres. Ce matin-là, il y a un mois jour pour jour, Gilles Laurent devait mettre un point final au montage image de son tout premier film. Après avoir écumé pendant une petite vingtaine d'années les plateaux de tournages, sur lesquels il officiait en tant qu'ingénieur du son, l'éternel serviteur venait d'endosser, à 46 ans, le costume de capitaine d'entreprise.

Jusqu'à-là, il n'avait cessé d'apporter son métier aux films – notamment – du Mexicain Carlos Reygadas (un habitué du festival de Cannes, avec *Japon, Post tenebras lux...*), de l'Argentin Diego Martinez Vignatti (*La marea, La cantante de tango...*), du Palestinien Kamal Aljafari (*Le toit*), de l'Iranienne Marjane Satrapi (*Poulet aux prunes*), du Chinois Wang Bing (*Le fossé*), de la Française Stéphanie Valloatto (*Caricaturistes, fantassins de la démocratie*), des Belgo-Canadiens Dominique Abel et Fiona Gordon (*Rumba*) ou de la Belge Nathalie Borgers (*Bons baisers de la colonie*). Le cinéma d'auteur était la nourriture spirituelle de cette âme libre, sensible au bouddhisme, adepte des arts martiaux et du kinomichi.

Longtemps technicien du cinéma, Gilles Laurent aura achevé sa courte vie en gagnant finalement la cour des artistes : comme cinéaste et créateur, habité par une véritable démarche poétique.

Pour ses débuts derrière la caméra, ce grand Bouillonais à la voix douce et chaude avait choisi pour sujet les lendemains de la catastrophe de Fukushima. C'est à deux pas de la ville, pétrifiée il y a cinq ans par un tsunami aux conséquences nucléaires désastreuses, que Gilles Laurent venait de tourner, il y a quelques mois, *La terre abandonnée*.

L'homme envisageait dans un premier temps de centrer son documentaire sur le portrait de Matsumura San, qu'il décrivait dans la note d'intention de son projet comme « un homme ordinaire dont les circonstances de l'accident nucléaire de Fukushima ont révélé le caractère exceptionnel ».

Aux lendemains de la catastrophe, Matsumura refusa catégoriquement l'évacuation et décida de rester chez lui. Tel un Robinson isolé en ce refuge contaminé, l'homme transforma bientôt son village de Tomioka en une arche digne d'un récit biblique. Seul au monde, il passa désormais l'essentiel de son temps à s'occuper des animaux abandonnés (vaches, chiens, chats, autruches...), à les nourrir et ainsi à leur éviter l'abattage.

Irradié mais peinard

Dans sa note d'intention, Gilles Laurent ne cachait pas la dimension très personnelle de ce projet, qui révélait ses aspirations écologistes, une colère contre le système des lobbyings nucléaires et une attention pleine de respect pour la nature. « Cette notion de lien à la terre, écrivait-il en 2015, est une composante de mes préoccupations profondes. Obsession qui, avant de partir au Japon, m'avait déjà amené à quitter Bruxelles pour me rapprocher de mon village

natal, dans les Ardennes. »

Le cinéma documentaire est affaire de sacrifice. Gilles Laurent le savait, lui qui s'était décidé à se lancer dans l'aventure de ce tournage, avec pour seule équipe un caméraman et un ingénieur du son. Et malgré un budget plus que modeste. Il avait même mis de ses économies, témoigne Michel Steyaert, directeur du Centre vidéo de Bruxelles (CVB), qui a produit le film. « Les documentaristes ne vivent pas de leur film. Pour eux, filmer est une question de désir et de choix. »

Au cœur d'un quartier populaire de Saint-Josse, le CVB était, depuis quelques semaines, devenu la seconde résidence de Gilles Laurent. Installé depuis 2013 à Tokyo avec sa femme japonaise Reiko et ses deux fillettes, Lili et Suzu, qu'il appelait chaque jour par Skype, le réalisateur passait depuis l'hiver dernier de longues journées, du lundi au samedi, aux côtés de Cyril Bibas, son producteur et ami, et de Marie-Hélène Mora. Cette professionnelle du montage assista Gilles sans relâche, depuis le visionnage des 40 heures de rushes ramenées du Japon. C'est désormais elle qui aura la délicate mission de terminer, avec le concours de Cyril Bibas, le film de Gilles. Son témoignage restitue le souvenir d'un homme exigeant, travailleur, posé, agréable, posant beaucoup de questions. Soucieux aussi de fournir une œuvre de qualité, à l'image de quelques-uns de ses aînés.

« C'était un pur et dur. Les hautes références du cinéma d'auteur, c'était son truc. Et il avait un côté philosophe. Je lui disais que son film, il aurait pu l'appeler "Irradié mais peinard". Je crois que ça lui plaisait bien... »

La terre abandonnée s'ouvre sur un long plan-séquence, tourné dans les rues désertées de Fukushima. On pense à Tarkovski, et à son *Stalker*. Marie-Hélène Mora se souvient que Gilles voulait filmer la zone contaminée comme un personnage. Cela donne une atmosphère irréaliste de fin du monde, portée par une image magnifique.

Pour Diego Martinez, qui a rencontré Gilles Laurent en 1997 à l'Insas, le spécialiste du son « n'était pas qu'une oreille. C'était un œil ! Et il avait le culte de la beauté. Tout un temps, je lui disais : il faut que tu passes à la réalisation, parce que tu as des choses à dire. Il en était très ému, je crois. Comme si j'avais accédé d'un coup à quelque chose de profond en lui, mais qu'il n'assumait pas encore ».

En 1997, Gilles et Diego avaient respectivement 27 et 26 ans. Ce fut la naissance d'une amitié instantanée, ponctuée par un même amour du tango, de la cuisine, du débat politique... ou, plus tard, du football qui, sous le règne du FC Barcelone orchestré par Lionel Messi et Pep Guardiola, tenait pour eux de la discipline artistique.

Naissance d'une collaboration artistique aussi, qui verra Gilles collaborer sur quatre films de Diego. Sur son premier long, *Nosotros*, Diego emmena Gilles à Buenos Aires. Le tournage dura près de deux mois. « On travaillait comme des fous tous les jours, on faisait la fête tous les

soirs. On passait des heures dans des milongas à regarder les gens danser, en buvant un verre. On trouvait la vie belle. Et on se rendait compte qu'on était privilégié... »

De Buenos Aires à Tokyo, en passant par Palma de Majorque ou l'Amérique centrale... Gilles était un voyageur, explique Benoît de Decker, ami de longue date. « Il était passionné, curieux de tout et ne pouvait pas se contenter de ronronner. Il avait la bougeotte. Et qu'importe si c'était parfois aux dépens de son confort matériel. Il voulait être en phase avec ses idéaux. Le voyage était, avec lui, chaque fois une façon de s'imprégner en profondeur. De sorte que lorsqu'il revenait d'Argentine, il était hanté par le tango et les romanciers de là-bas. Et lorsqu'il revenait du Japon, il était sensible aux philosophies orientales. Il y avait en lui du caméléon. Il pouvait se trouver à l'aise partout. »

Benoît et Gilles se sont connus dans les années 90, en suivant des cours d'espagnol. « A l'époque, reprend Benoît, il se destinait à une carrière dans l'horeca. On partageait une même passion pour l'Amérique latine. Il était intéressé par l'histoire récente de ces pays-là, tant sur les plans culturels que politiques. »

Le long de la Semois

Il y avait en Gilles Laurent du philosophe hédoniste. « Un mélange entre sagesse et côté bon vivant, reconnaît Nathalie Borgers, qui souligne le bonheur de Gilles, en décembre dernier, lors de leur dernière rencontre. Il m'a dit qu'il s'éclatait dans la réalisation. Sans doute se sentait-il au début de l'aventure. »

Dominique Abel se souvient que derrière le professionnel, qui se chargea avec Fred Meert du son sur le film *Rumba*, « il y avait toujours un sourire bienveillant, avec une présence qui, pour Fiona et moi, était encourageante ».

Derrière le sourire de l'hédoniste, il y avait aussi le potentiel d'un militant. « Il avait une conscience écologique très marquée, commente Cyril Bibas. Le rapport à la nature était, chez lui, très important. Pour moi, c'était resté un gosse des bois. » Diego Martinez renchérit : « La pollution lui faisait vraiment peur. Il fantasmaient autour d'une vie plus proche de la nature. Et cet amour de la nature, ça venait évidemment chez lui de Bouillon. »

Bouillon où Gilles, entouré de ses trois sœurs, a grandi. Bouillon, où ses parents avaient un hôtel-restaurant. Bouillon, où il aimait retourner, le temps de longues balades le long de la Semois. Bouillon où sa famille et ses amis lui ont rendu, le jeudi 31 mars, un dernier hommage, ponctué par une prière bouddhiste entonnée par sa veuve, Reiko.

La vie s'est achevée, le 22 mars à Maelbeek. Tout n'est pourtant pas fini, pour Gilles Laurent, dont le film connaîtra bientôt les honneurs d'une projection publique. Peut-être même d'une sortie en salles. Pour Lili et Suzu, ses enfants, le film résonnera à tout le moins comme le testament spirituel et affectif de leur père. ■

NICOLAS CROUSSE